

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940

THÈSE

N° 209

pour le DOCTORAT en MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean FABRE

né le 8 août 1911, à Albi (Tarn)

DE QUELQUES PROCÉDÉS
DE
TRAVAIL INTELLECTUEL
(Habitudes et Manies des Écrivains)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMEDEE LEGRAND, EDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1940

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1940.

N°

THÈSE

pour le DOCTORAT en MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean FABRE

né le 8 août 1911, à Albi (Tarn)

DE QUELQUES PROCÉDÉS

DE

TRAVAIL INTELLECTUEL

(Habitudes et Manies des Écrivains)

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMEDEE LEGRAND, EDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1940

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLÉRY.
	RADOT.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BÉNARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique Médicale	ABRAMI.
	FIESSINGER.
	LOEPER.
	RATHERY.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	LAIGNEL-LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	VELTER.
	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	LÉVY-SOLAL.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique médicale	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	HARVIER.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE.
Clinique propédeutique	Pierre DUVAL.
Clinique de la tuberculose	Maurice VILLARET.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	TROISIER.
Clinique de cardiologie	MATHIEU.
Clinique de neuro-chirurgie	LAUBRY.
Assistance médico-sociale	Clovis VINCENT.
	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE Pathologie chirurgicale.	COSTE Pathologie médicale.
BARIÉTY Pathologie médicale.	COUVELAIRE
BERNARD (E.). Pathologie médicale.	(Roger) Urologie.
BEZANÇON (J.). Hydrologie.	DELARUE Anatomie pathologique.
BONNET Bactériologie.	DELAY Pathologie médicale.
BOULANGER Chimie.	DEGREZ (H.).. Physique.
BOULIN Pathologie médicale.	DESOILLE Médecine légale.
BROUET Pathologie médicale.	DIGONNET Obstétrique.
BULLIARD Histologie.	DOGNON Physique.
CACHERA Pathologie médicale.	FUNCK Pathologie chirurgicale.
CORDIER Anatomie.	GALLIARD Parasitologie.

II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite)

MM.		MM.	
GARCIN	Pathologie médicale.	MARCHAL ...	Pathologie chirurgicale.
M ^{lle} GAUTHIER-		MÉNÉGAUX ..	Pathologie chirurgicale.
VILLARS	Anatomie pathologique.	MOLLARET ..	Pathologie médicale.
AYET	Physiologie.	MOUQUIN	Pathologie médicale.
DE GENNES ..	Pathologie médicale.	PATEL	Pathologie chirurgicale.
HIROUD	Histologie.	PETIT-DUTAIL-	
LAGUENAU ..	Pathologie médicale.	LIS	Pathologie chirurgicale.
ALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.	RENARD	Ophtalmologie.
JOANNON	Hygiène.	RICHET	Physiologie.
LACOMME	Obstétrique.	SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale.
LANTUEJOL..	Obstétrique.	SICARD	Pathologie chirurgicale.
LAVIER	Parasitologie.	SOULIE	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie médicale.	SUREAU	Obstétrique.
	Pathologie expérimentale.	TURPIN	Pathologie médicale.
M ^{lle} J. LÉVY..	Pathologie médicale.	WILMOTH	Pathologie chirurgicale.
MÉNÈGRE	Pharmacologie.		

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.	LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.	LE LORIER ..	Obstétrique.
CHAILLEY-		NEVEU-	
BERT	Physiologie.	LEMAIRE ..	Parasitologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.	VAUDESCAL .	Obstétrique.
HEITZ-BOYER.	Pathologie chirurgicale.		

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM. ALAJOUANINE. BRULÉ. CATHALA CHABROL. CHEVALLIER GASTINEL DONZELOT. DUVOIR. HUGUENIN LAROCHÉ (G.). LIAN. MOREAU PIÉDELIEVRE. SÉZARY.	Clinique médicale.	MM. BASSET. BROCC. CADENAT. GATELLIER. DE GAUDART D'ALLAINES. MOULONGUET. QUÉNU. MOURE.	Clinique chirurgicale.
MM. ECALLE. METZGER. VIGNE. PORTES.	Clinique obstétricale.		

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE

A MA MERE

Qu'ils trouvent ici l'expression de mon amour filial, et de ma reconnaissance pour les sacrifices qu'ils ont consentis pour me permettre d'atteindre le but que je m'étais fixé.

A MA GRAND'MERE

A MA TANTE

A MON PARRAIN

MEIS ET AMICIS.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de Clinique des Maladies mentales
et des Maladies de l'Encéphale
Membre de l'Académie de Médecine.
Médecin des Hôpitaux.

*Qui nous fait le grand honneur de
présider notre thèse, trop brève étude
d'un sujet que nous eussions souhai-
té développer, et que les circonstances
nous astreignent à réduire ;*

Respectueux hommage.

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS

A MES MAITRES
A LA FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

INTRODUCTION

De tous temps, les travailleurs intellectuels ont recherché dans des éléments exogènes, soit à exciter leur production cérébrale, soit à vaincre la fatigue, pour permettre à leur corps lassé de suivre la « folle du logis » dans son mécanisme créateur.

Car la pensée, parfois, fait naître les images en nombre tellement important, fait surgir les idées et les développe en un temps tellement rapide qu'il faut au penseur une belle organisation intellectuelle pour les enregistrer et les retrouver présentes, au moment où ses mécanismes non psychiques seront prêts à les transcrire ou à les dicter.

Que l'élément fatigue intervienne, au moment du bouillonnement de la pensée, que le sommeil l'emporte sur le désir de produire, tout ce qui constituait « l'œuvre à venir » disparaît. Aussi comprend-on que tant d'écrivains, de compositeurs, de savants, aient cherché à chasser ce sommeil inopportun, et se soient créé une vie artificielle d'insomniaques.

D'autre part, les mécanismes de la pensée n'obéissent pas toujours au désir de l'écrivain ou de l'artiste. Celui-ci n'est pas constamment dans la « vague créatrice ». Il faut alors se placer dans des conditions telles que cette vague déferle, et ces conditions sont

essentiellement variables d'un individu à l'autre ; pour l'un, c'est le bruit d'une foule, pour l'autre, la solitude des bois, pour un troisième, l'isolement dans une pièce bien close.

Pour d'autres, enfin, l'inspiration ne peut surgir de leurs mécanismes psychologiques que sous l'influence d'une excitation artificielle, opium, café, alcool, musique...

L'inspiration créatrice n'est d'ailleurs qu'une des formes de l'invention, et il n'est pas anormal, psychologiquement parlant, et même biologiquement parlant, de tenter de produire, par des excitations artificielles, un acte qui pêche contre l'équilibre, contre l'ordonnance, la logique, « celui qui possède au plus haut point cette aptitude irrationnelle doit être marqué lui-même du défaut d'équilibre qu'on trouve dans l'acte créateur » (CH. NICOLLE).

Nous allons rappeler, dans les pages qui vont suivre, quelle part la fatigue prend dans la production du travail intellectuel, quel est le rôle de l'invention et sa place dans ce travail. Nous verrons ensuite quels ont été les procédés de travail de quelques grands hommes, artistes, compositeurs, écrivains. Et nous rappellerons quelle doit être la vraie loi du travail, celle qui a permis à quelques hommes de manifester leur supériorité intellectuelle, sans sortir des normes, au-delà desquelles on trouve ce fruit du déséquilibre et de l'anormalité : le Génie.

LES MECANISMES DE LA PRODUCTION

Parmi les fonctions mentales, l'une de celles dont le mécanisme prête à un maximum d'hypothèses est incontestablement celui de la conception créatrice. Nous utilisons volontairement ce terme, car il semble embrasser en lui les différentes notions de la production intellectuelle dont les caractères individuels, cependant, sont nettement différents.

En effet, les activités créatrices sont essentiellement différenciées selon que, chez les uns, existe une activité systématique, ordonnée, disciplinée, dans laquelle une idée ou un sentiment directeur impose leur domination, chez les autres, un état de rêverie vague ou profonde, dans laquelle les éléments mentaux, en quelque sorte abandonnés à leur activité propre, n'obéissent plus qu'aux lois les plus élémentaires de l'association.

On peut donc dire avec POYER, qu'il existe deux types de créateurs : ceux qui inventent consciemment, ayant, dès l'abord, une conception claire de leur but et de leurs moyens, et ceux qui abandonnent le soin de faire le travail aux puissances inconscientes de

l'esprit. Or, ces deux formes d'activité mentale peuvent alterner chez le même individu. Dira-t-on que l'une de ces formes soit supérieure à l'autre ? Nous n'en croyons rien, car c'est au résultat que l'on doit juger, et il semble bien que l'une et l'autre méthode donnent des fruits de même valeur. Dans « La Psychologie de l'Invention » et dans « L'invention Mathématique », Henri POINCARÉ a raconté comment, après avoir vainement recherché la solution d'un délicat problème de mathématiques, il avait trouvé subitement cette solution en mettant le pied sur la marche d'un omnibus.

Nous nous trouvons là tout entiers devant le problème que NICOLLE a appelé la « biologie de l'invention ».

Faudrait-il admettre, en tenant compte de la différence des esprits individuels, qu'il existe un point optimum éminemment favorable à l'activité productrice, et situé à un point plus ou moins proche, plus ou moins lointain, entre la discipline rigoureuse imposée aux fonctions mentales par les directives conscientes, et l'anarchie intellectuelle et sentimentale qui, à l'autre extrémité, caractérise les états d'obnubilation comme ceux du rêve ou de la rêverie.

Charles NICOLLE se refuse à admettre la normalité de l'invention et Auguste LUMIÈRE résume en deux mots l'opinion de ce Maître en disant : *L'invention est un accident. L'inventeur est un déséquilibré, en*

retirant à ce qualificatif sa signification maligne. Quelle est l'origine de l'aptitude de certains hommes au génie ? Ou, plus simplement, quelle est l'aptitude de certains hommes à l'invention, ou à la genèse de l'idée créatrice, qui se traduit aussi bien par l'œuvre littéraire que par l'œuvre d'art ? Cette aptitude est-elle innée, essentielle ? Constitue-t-elle une faculté que l'inventeur apporte avec lui en naissant ? Ou bien est-elle acquise, est-elle le résultat d'une formation particulière de l'individu ?

NICOLLE n'a aucune hésitation ! L'esprit d'invention ne s'acquiert pas et l'homme de génie est un prédestiné.

« Son cerveau présente des lacunes singulières, parfois énormes. Sa mécanique intellectuelle échappe, en partie, et dans certains moments surtout, à la direction de la raison. N'étant pas gêné par la règle, ce voyant associe les idées qu'un cerveau mieux équilibré n'oserait affronter, dont il écarterait la scandaleuse union, si elle se présentait involontairement à lui. Le cerveau discipliné répugne à l'apparence même de l'illogisme.

« Or, c'est dans cette vision incompatible avec les règles et les disciplines mentales, union accidentelle, acrobatique, que consiste expressément l'acte de la découverte.

« Ne pas être alourdi par un trop copieux bagage, n'avoir abordé la question qu'on se pose, ignorer les

solutions qui en ont été proposées, n'être point du métier, sont souvent des conditions excellentes pour éclairer les problèmes où, depuis des années, les esprits compétents pataugent. »

Nous avons en médecine la confirmation éclatante de certaines des idées de Charles NICOLLE : Pasteur ! Car l'homme qui a bouleversé la médecine à coup d'idées de génie, l'a pu d'autant mieux qu'il n'était pas médecin.

D'autre part, nous connaissons les instituts, les comités, les ligues, dotés de capitaux considérables destinés à des recherches éblouissantes et nous savons de quelles souris ces montagnes accouchent. Qu'on nous dise ce qui, en dehors des trouvailles géniales de ROFFO, son fondateur, est sorti de l'Institut de Recherches Expérimentales sur le Cancer. « Il semblerait, écrit NICOLLE, que les conditions les plus favorables à préparer la découverte, richesses en matériaux d'études, en appareils, en personnel, contraignent la capricieuse initiative du génie. »

« C'est un fait, certes piquant, mais qui s'explique, qu'à force de vivre en présence d'une difficulté, l'homme se trouve de moins en moins adepte à la résoudre. »

Cependant, si nous admettons, avec Charles NICOLLE, que l'invention proprement dite est, dans de nombreux cas, un élément « hasard » ou un accident, comme l'ont été la découverte de l'imprimerie,

de la montgolfière, du métier à tisser, de la machine à coudre, de la photographie, des rayons X, par contre, et en regard de ce que Lumière appelle les mono-inventeurs, existent des génies, dont l'esprit d'initiative, la puissance de raisonnement et la faculté d'éclairer les questions qu'ils abordent permettent de multiplier, au cours de leur vie, les acquisitions qu'ils sont capables d'apporter tant à la science qu'aux autres branches de l'activité humaine.

Tels sont LÉONARD DE VINCI, PASCAL, EDISON, et tant d'autres.

Mais, dans le domaine de la production intellectuelle, en dehors de l'invention pure, existe une production plus particulière : la production littéraire et artistique. Là, les éléments d'invention sont généralement assez restreints. L'auteur d'un roman ou d'une pièce de théâtre se borne, la plupart du temps, à un assemblage mental d'enregistrements de faits épars, situant des personnages rencontrés au cours de la vie, dans l'une des fameuses trente-six situations dramatiques possibles et récrivant éternellement sur des thèmes éternels les faits éternels de la vie. L'art consiste alors à présenter ces faits, selon des données personnelles et, bien que le terme de génie ait été fréquemment appliqué à des littérateurs, nous croyons qu'il dépasse leurs facultés intellectuelles qui restent limitées à l'adaptation et au symbolisme sans qu'intervienne chez eux le processus de

l'invention. Ce processus sera tout au plus rencontré chez les créateurs de formules nouvelles et paradoxalement nous ne nous trouverons en face d'inventeurs que dans les formes d'expression symbolique de la pensée abstraite des néo-futuristes et des dadaïstes.

Dans les arts plastiques, c'est au symbolisme, également, que l'inspiration doit faire appel pour affleurer le génie, et nous ne retrouvons biologiquement l'invention que dans la musique, compte tenu de « l'acquis », du souvenir.

Or, il ne semble pas que l'on tienne un compte suffisant d'un sentiment particulier : l'effort. Et cependant, certains auteurs, comme BERGSON, lui ont donné une place trop exclusive. Recherchant la caractéristique du travail intellectuel et de l'effort dans le rappel du souvenir, dans la compréhension, dans l'invention, il retrouve dans les trois cas la même formule : « Travailler intellectuellement consiste à conduire une même représentation, à travers des plans de conscience différents, dans une direction qui va de l'abstrait au concret, du schéma à l'image. L'effort de rappel consiste à convertir une représentation schématique dont les éléments s'entrepénètrent en une représentation imagée dont les parties se juxtaposent. » Il n'y a pas toujours effort, et cependant, il existe un processus général qui se retrouve dans les cas où le sentiment de l'effort n'est pas présent : peut-être celui-ci a-t-il pour effet de rendre conscient,

dans certains cas, ce qui reste, dans les autres cas, inconscience.

Le rôle de la volonté dans le travail intellectuel est de déclancher un mécanisme qui agit d'une manière automatique. La fatigue peut arrêter ce travail. Blâmera-t-on celui qui veut produire, d'avoir cherché à lutter contre cette fatigue, ou tout au moins à en annihiler les effets ?

DES CONDITIONS DE LA FATIGUE

On peut poser en règle qu'un travail intellectuel prolonge au-delà de certaines limites modifie notre activité psychique. Au-delà d'un certain degré, nous assistons à une faiblesse de l'attention, l'évocation des souvenirs anciens devient plus difficile, les mécanismes d'acquisition de souvenirs nouveaux se font malaisément, un effort intellectuel beaucoup plus grand devient nécessaire pour procéder à la combinaison des idées, à l'élaboration intellectuelle proprement dite. En résumé, le travail productif se fait avec plus de peine et donne de moins bons résultats. Toutefois, les effets de la fatigue ne se font ressentir qu'au bout d'un certain temps.

Au début de tout nouveau travail et chez presque tous les sujets, existe une période *de mise en train* qui constitue le laps de temps pendant lequel on a vaincu la résistance, ou plutôt la résistivité individuelle au travail, ce que BERGSON a appelé la période de lutte du psychisme actif contre la paresse inhérente de l'individu. En outre, lors des changements d'activité, existe une nouvelle période d'adaptation au travail

qui est faite de l'effort d'adaptation mentale à un nouvel ordre d'occupations.

Les effets de la fatigue ne commencent à prédominer que selon des différences individuelles considérables. Si, après un certain temps, on s'arrête pendant quelques heures pour recommencer ensuite, la fatigue disparaît complètement, mais les acquisitions faites dans le domaine de l'entraînement demeurent intactes, et pratiquement (l'expérimentation l'a démontré), on recommence à travailler à une vitesse supérieure à celle de la première séance. En fait, on peut dire que la vitesse de travail augmente continuellement de jour en jour. Ce que l'on appelle l'entraînement, c'est-à-dire l'adaptation de l'individu dans le sens de l'amélioration d'un exercice constamment voulu, suggéré, ou exécuté, persiste jusqu'au lendemain et même plus longtemps. La disparition de cette acquisition ne se fait qu'en 50 à 72 heures, ce qui permet de poser deux règles strictes dans l'exécution du travail intellectuel dans ses rapports avec la fatigue et la rapidité d'exécution :

a) Le repos est nécessaire, à condition qu'il ne se prolonge pas pendant un temps supérieur à 50 à 72 heures, car alors une nouvelle période de mise en train sera nécessaire pour réadapter les fonctions intellectuelles au travail qui leur est demandé ;

b) Au début de l'exécution d'un travail intellectuel, ce travail doit être aussi continu que possible, car

toute période de repos intercurrente nuit au travail ultérieur, car elle rompt le rythme de l'entraînement.

Or, si la fatigue est du domaine de la physiologie, le surmenage, qui est l'exagération de la fatigue, ou mieux, « la fatigue poussée à l'état morbide » (Marfan) est du domaine de la pathologie.

On n'a, jusqu'à présent, jamais réussi à tracer entre la fatigue intellectuelle et le surmenage des limites bien précises. Non seulement, il s'agit de susceptibilités individuelles, mais encore de conditions optima de travail, tant en raison de la nature de celui-ci qu'en raison du cadre, des facteurs, de la vitesse, du souci de perfection ou d'hyperproduction, multiplicités d'éléments dont le nombre même ne permet pas de poser des règles strictes ni de donner des définitions. Empiriquement parlant, nous pourrions dire qu'il y a excès de fatigue, ou plutôt surmenage lorsque le repos pris entre deux périodes de travail est insuffisant pour réparer le travail de destruction provoqué par la fatigue.

Nous ne reviendrons pas ici sur la démonstration qui a été faite des accidents que le surmenage peut provoquer dans l'organisme humain. Ils sont essentiellement comparables aux troubles du surmenage physique. Le professeur LAIGNEL-LAVASTINE a démontré qu'il provoque l'épuisement des surrénales en graisses phosphorées, qu'il localise les causes morbides sur le système locomoteur ou sur certaines parties de l'organisme.

Cependant, ainsi que nous l'avons dit, il existe dans le travail intellectuel ou dans la résistance à la fatigue de grandes variétés individuelles. Reprenant la théorie de POYER nous rappellerons que chez les uns c'est le travail automatique spontané, qui prédomine : ce sont les poètes, les brillants causeurs, en qui l'on trouve un jaillissement perpétuel d'idées, de réflexions, d'inventions, et qui sont incapables de s'astreindre à un travail suivi et méthodique ; c'est le journaliste qui « pond » chaque jour son article quotidien et qui est incapable d'écrire un livre. Chez d'autres, au contraire, la pensée est peu spontanée, strictement disciplinée, et le premier rôle est alors joué par le travail volontaire de l'intelligence, et nous en verrons un exemple frappant dans quelques cas historiques que nous rapporterons plus loin.

Certains individus ne réussissent à fournir qu'une petite somme de travail intellectuel, non parce qu'ils sont fatigués, mais parce qu'ils sont impuissants à produire. L'effort est loin d'accompagner constamment le travail intellectuel. Chez beaucoup d'individus à hyperactivité psychique, le labeur n'a rien de pénible, et, au contraire, le repos et l'inaction seraient pour eux source de fatigue. Mosso montre chez ces individus actifs poussant à l'extrême leurs facultés productrices une triple phase d'activité et une phase terminale : la période de mise en train, celle d'entraînement, celle de fatigue, et enfin, la phase terminale

faite d'une sorte d'explosion de verve, de bouffée créatrice. Chez l'actif normal au contraire, cette phase terminale fait défaut, et est remplacée par la phase d'épuisement, à production de qualité inférieure ou de marasme mental. Au point de vue pathologique la fatigue intellectuelle a un retentissement probable sur certains états neuro-psychiques. Cependant, il semble que l'accord ne se soit pas fait entre les différents auteurs. Les discussions académiques à ce propos n'ont abouti à aucune conclusion définitive. Le surmenage est-il générateur d'états neurasthéniques, d'états dépressifs, agit-il à distance? Chez les hyperproducteurs, l'état de tension intellectuelle dans lequel ils vivent est-il susceptible de fragiliser un système intellectuel soumis constamment à un exercice périlleux? Nous n'en croyons rien. Car alors il faudrait admettre qu'automatiquement tous les grands cerveaux, qu'ils soient littérateurs, musiciens, mathématiciens, ou simplement chefs d'industrie ou d'état sont condamnés à la psychopathie. Et ce n'est pas parce que dans certains cas la barrière fragile qui sépare le génie du déséquilibre mental a été franchie, qu'il faut croire que chaque génie la franchira un jour. Peut-être ce génie lui-même n'a-t-il jamais, au cours de ses manifestations géniales, ressenti de fatigue intellectuelle, peut-être ne s'est-il jamais surmené, car chez lui la production géniale dérivait déjà de la production délirante, et jaillissait de source d'un psychisme exacerbé.

PROCEDES DE TRAVAIL ET MANIES DES ECRIVAINS

L'étendue du travail présent ne nous permet pas de traiter des procédés de travail des diverses catégories de producteurs intellectuels, et nous avons dû nous limiter aux seuls écrivains. Mais la matière est déjà assez riche pour que nous puissions trouver là des éléments de curiosité généralement assez peu connus.

Il n'est presque pas un, parmi les écrivains les mieux doués qui n'ait eu sa méthode, ses habitudes, ses manies. Tel ne peut écrire que dans des conditions dans lesquelles sont rendues impossibles pour son collègue toutes opérations intellectuelles. Celui-ci n'a toute liberté de son esprit que le matin, et cet autre a besoin du silence et de la solitude de la nuit.

Bien plus : il est des écrivains qui ne peuvent écrire que sur certain papier d'une dimension comme d'une pâte déterminées, avec des plumes et une encre qui n'ont généralement comme caractères propres que d'être *sa* plume et *son* encre. Mettez-le dans son cadre, avec ses « outils » familiers et son ambiance habituelle, il travaillera avec rapidité, avec facilité ;

l'inspiration viendra « de source », et la production s'avèrera aisée. Que le moindre élément vienne à manquer, rien à faire. Tout est tari, et quelques efforts que fasse l'écrivain, il ne trouvera pas le « fil » de son texte.

C'est qu'en effet il s'agit là essentiellement du rôle de l'habitude, qui peut être pour nous aussi bien une aide précieuse qu'un obstacle. Elle peut jouer à l'égard de l'auteur un rôle « facilitant » car elle crée autour de lui une activité inconsciente due à la présence du cadre des éléments familiers, et cette présence se répercute sur les centres de la production intellectuelle en leur créant le cadre d'intimité ou d'atmosphère ambiante dont ils ont besoin pour s'exciter.

L'étude de quelques écrivains d'autrefois nous permettra de mieux juger de ce que l'habitude ou la manie peuvent avoir d'important dans la production intellectuelle. Nous verrons aussi quels sont les excitants artificiels auxquels nombre d'entre eux ont fait appel pour vaincre d'obstacle de la mise en train, puis celui de la fatigue.

VOLTAIRE avait organisé son cabinet de travail selon une méthode à peu près incroyable. Il y avait en effet, dans cette pièce, cinq ou six pupitres sur chacun desquels figurait le manuscrit d'une œuvre en train. Transportant son fauteuil de l'une à l'autre, VOLTAIRE menait de front la rédaction de toutes ses

œuvres, travaillant à peu près une heure devant chaque pupitre et passant ainsi successivement d'une œuvre historique à une tragédie, de la tragédie à un conte, du conte à des épigrammes. Le cadre était fait d'élégance et de luxe. Sur chaque pupitre était un écritoire avec une douzaine de plumes d'oie bien taillées. VOLTAIRE ne travaillait qu'en bas de soie, bonnet en tête, mais n'abandonnant pas pour son labeur quotidien le rabat de dentelle et la veste brodée.

Par contre, et en opposition avec VOLTAIRE, Jean-Jacques ROUSSEAU, dont la psychopathie a déjà été si longuement étudiée, était un sauvage. Il disait — et peut-être affectait de croire — que sa meilleure inspiration était tirée des tableaux de la nature, et que la forêt de Montmorency était son cabinet de travail. Mais il rentre à Paris, et s'installe au quatrième étage rue de la Plâtrerie, dans une maison de très modeste apparence. Là il habite avec son éternelle dame de compagnie, celle qui lui donna plusieurs enfants qu'il s'obstina à méconnaître, une pièce unique qui sert à la fois de salle à manger, de chambre à coucher, de cabinet de travail et de cuisine. Assis devant sa table de travail, vêtu d'une robe d'indienne et coiffé d'un bonnet de coton, Jean-Jacques ROUSSEAU travaille près d'un lit à rideaux de grosse toile, dans l'atmosphère des ragoûts et des enfants qui braillent, et, entre deux sérénades d'épinette qu'il se donne

pour apporter de la diversité à son travail, écume le pot qui boût à côté de son encrier. Il s'est construit un paysage de rêve, en accrochant en face de son regard un plan en couleur de la forêt de Montmorency, une cage toute peuplée de serins, et devant la fenêtre on a posé quelques géraniums rabougris et quelques « mères de famille » dans des pots de terre cuite. L'imagination, en recréant pour lui un décor champêtre, l'isole de la marmite qui boût, de la lessive qui coule, et du grailon qui monte dans la cage de l'escalier enfumé.

S'il est certains écrivains qui aiment le travail, il en est d'autres pour lesquels tout effort intellectuel est fastidieux. Leur tempérament, leur instinct est tout entier fait de paresse, et ils ne peuvent travailler qu'à condition d'y être contraints, sinon même enfermés. Le type le pus parfait de ceux-ci est représenté par le poète DELILLE, dont la femme, bonne ménagère, et jugeant que la poésie valait de l'argent, mettait son mari littéralement sous clé pour le forcer à travailler.

On rapporte l'anecdote suivante : un jour deux des amis du poète viennent lui rendre visite. Ils tirent le pied-de-biche, ils frappent, ils appellent, mais la porte resté désespérément close. Enfin, au travers de l'huis, la voix de DELILLE annonce piteusement :

« Ma femme est sortie, elle m'a enfermé pour que je travaille, attendez un peu, elle va rentrer. »

En effet, quelques instants plus tard apparaissait M^{me} Delille revenant du marché, un panier à provisions lourdement chargé au bras. Elle introduit les visiteurs avec une mauvaise grâce évidente, et assiste à la conversation : on parle littérature, on dit des vers, et DELILLE commence à réciter une tirade de la *Phèdre*, de RACINE. Sa femme se lève, et l'interrompant brusquement : « Prenez garde ! Ne dites pas vos vers comme cela ! On pourrait les retenir et vous les prendre ! »

Aussitôt les visiteurs partis, cette bonne ménagère fait asseoir son mari, lui met une plume entre les mains, et lui dit : « Allons, Monsieur DELILLE, il s'agit maintenant de rattraper tout ce temps perdu.

— Mais j'ai travaillé pendant votre absence !

— Eh bien ! travaillez encore un peu. Vos vers valent à peu près cinq francs chaque, vous pouvez bien travailler pour quarante francs avant déjeuner... »

Tout autre était le caractère de l'extraordinaire BALZAC, cet homme à qui il a suffi de quelques années pour écrire les multiples volumes de la *Comédie Humaine*, cette œuvre qui embrasse tous les aspects de la vie sociale d'une époque, qui a peint tous les types humains de son temps. Mais, pour parvenir à

accomplir une telle tâche, quels efforts semblent avoir été nécessaires à l'auteur, quelle débauche de travail ! BALZAC lui-même déclare qu'il subordonne tout le reste de sa vie à « ses travaux forcés ». Son corps, qui malgré tout se fatigue, l'ennuie. Il le pliera bon gré mal gré à ce labeur forcené, et se fabriquera une hygiène spéciale.

Théophile GAUTIER nous a raconté comment vivait BALZAC. Il s'agit bien là d'une vie extraordinaire. Chaque soir, il prenait son repos vers cinq heures et demie et à six heures, « son dîner dans le bec », il se couche. A minuit il se lève, revêt le froc de moine qui lui sert de robe de chambre, avale le premier bol de café de la nuit, et, à la clarté d'un flambeau à sept bougies, travaille sans s'arrêter jusqu'à midi. Un feuillet aussitôt écrit, il le jette derrière lui sans le relire et sans le numérotter. A midi son domestique entre pour lui apporter son déjeuner, ramasse les feuilles éparses et les porte chez l'imprimeur.

Pour celui-ci la tâche était alors absolument effroyable. Le roman tel que BALZAC l'envoyait à l'impression n'était en quelque sorte qu'une ébauche, et il le récrivait presque entièrement sur les épreuves. Dans le monde des imprimeurs, les épreuves de BALZAC sont restées célèbres à la manière d'un cauchemar. Théophile GAUTIER les a décrites en ces termes : « Des lignes partant du commencement, du milieu ou de la fin des phrases, se dirigeaient vers les

marges, à droite, à gauche, en haut, en bas, conduisant à des développements, à des intercalations, à des incises, à des épimètes, à des adverbes. Au bout de quelques heures de travail, on eut dit le bouquet d'un feu d'artifice dessiné par un enfant. Du texte primitif partaient des fusées de style qui éclataient de toutes parts. Puis c'étaient des croix simples, des croix recroisetées comme celles du blason, des étoiles, des soleils, des chiffres arabes ou romains, des lettres grecques ou françaises, tous les signes imaginables de renvoi qui venaient se mêler aux rayures. Des bandes de papier collées avec des pains à cacheter, piquées avec des épingles, s'ajoutaient aux marges insuffisantes, zébrées de lignes en caractères fins pour ménager de la place, et pleines elles-mêmes de ratures, car la correction à peine faite était déjà corrigée. »

Ce labeur, colossal, poursuivi pendant plusieurs années et accompagné chaque jour de plusieurs litres d'un café terriblement noir devait à la fois permettre d'édifier l'un des plus solides monuments de notre littérature, mais aussi l'usure de l'auteur qui mourut à cinquante ans, littéralement victime de ses excès de travail.

En opposition avec la rapidité de BALZAC, nous trouvons l'effort effroyable de FLAUBERT, constamment saisi du doute en face de son œuvre, atteint de la maladie du scrupule. Chacun des mots écrits était

raturé, surchargé, et GUY DE MAUPASSANT a pu dire qu'il fallait vingt pages à FLAUBERT pour en achever une, geignant comme un scieur de long. On sait que FLAUBERT, dès qu'il avait achevé une phrase, la parcourait rapidement, puis, se levant, arpentant à grands pas son cabinet de travail, déclamait sa prose d'une voix haute et mordante, ce qu'il appelait la faire passer par son « gueuloir ». Il retournait ensuite à sa table, corrigeait ce qui avait choqué son oreille, et recommençait une autre phrase, toujours torturé, toujours gémissant. Il a lui-même comparé son travail aux tortures de l'agonie. Sa vie de labeur fut une immense souffrance.

George SAND, par contre, travaillait avec une facilité extraordinaire. Après une journée passée presque sans paroles et sans action, toute de rumination, elle s'asseyait après dîner devant une table sur laquelle son papier était taillé de dimensions uniformes, reprenait d'emblée le roman auquel elle travaillait la veille au point même où elle l'avait laissé, et sans hésiter, sans ratures, travaillait de huit heures du soir à quatre heures du matin. Si au cours de la séance de travail s'achevait un roman, elle pliait le manuscrit, le mettait sous enveloppe adressée à la *Revue des Deux-Mondes*, et en commençait un autre incontinent.

Théophile GAUTIER composait le feuilleton théâtral de la *Presse* sans rature ni corrections, mais aussi

sans ponctuation, sur un coin de table, dans l'atelier d'imprimerie du journal, parmi le ronflement des machines ou le va-et-vient des ouvriers.

Mais, ces quelques écrivains, à part BALZAC et le café qui lui servait de stimulant, avaient-ils réellement des manies de travail, usaient-ils de subterfuge, des tics venaient-ils compliquer leur existence? Sans aller jusqu'à rappeler l'anecdote douteuse qui voulait que M. DE BUFFON ne pût écrire qu'en manchettes de dentelle, nous devons tout de même nous souvenir qu'ALEXANDRE DUMAS fils, dont les comédies étaient entièrement composées dans sa tête avant qu'il ne les écrivît, aimait à entendre jouer du piano, tandis qu'il les écrivait. Il s'écartait en cela de Théophile GAUTIER qui trouvait que la musique était « le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits ».

DUMAS père ne pouvait écrire sans avoir d'abord bu un grand verre de limonade. Chez George SAND le besoin de fumer était si puissant que, suivant Théodore DE BANVILLE, elle cessait d'être intelligente si elle était privée de tabac. Rappellerons-nous que MUSSET cherchait dans l'absinthe une inspiration que l'absinthe même lui enlevait, qu'Edgard POE, au contraire, dut à son alcoolisme chronique la partie hallucinante de son œuvre, que QUINCEY et tant d'autres, comme Jules BOISSIÈRE cherchaient dans l'opium un excitant intellectuel; que VERLAINE, le vagabond pitoyable, travaillait dans des cabarets infâmes, du

papier blanc devant lui, l'encrier d'un côté, le verre d'absinthe de l'autre. « Parfois il griffonnait quelques lignes en marmottant des paroles inintelligibles, puis brusquement il trempait sa plume dans son verre, la rejetait sur la table d'un geste de dépit... Il était toujours trépidant, toujours convulsif, comme secoué par une sorte de fièvre dont on n'aurait pu dire si elle était la conséquence de la folie ou de l'alcool. »

En regard de tous ces travailleurs faisant appel à des éléments exogènes pour faciliter leur production, nous rappellerons tous ceux pour qui le travail systématique, régulier, représenta le meilleur moyen de parvenir à leurs fins. BUFFON, chaque jour, dictait à son secrétaire de neuf heures à midi. GËTHE travaillait tous les matins invariablement, mais n'écrivait chaque jour que trois pages : trois pages par jour font à la fin de l'année plusieurs volumes et, dans toute une vie, une bibliothèque.

Victor Hugo est le type du labeur inlassable et uniforme. Levé à cinq heures il se mettait immédiatement à la tâche. Il écrivait debout, devant un bureau élevé. Son écriture ample, empâtée, nette, virile, s'allongeait régulièrement bordée d'une marge comme tracée au cordeau. Il avait fixé sa production quotidienne à environ quatre-vingts vers et s'y tenait. Une seule fois dans sa vie il dût se départir de ses habitudes, et travailler plus que de raison :

Il était obligé de livrer alors à une date rapprochée le manuscrit de *Notre-Dame de Paris*. D'après le « Témoin de sa vie », « il s'acheta une grosse bouteille d'encre et un tricot de laine grise qui l'enveloppait du cou jusqu'aux orteils, mit ses habits sous clef pour ne pas avoir la tentation de sortir et entra dans son roman comme dans une prison. Il était fort triste. Il ne quitta plus dès lors sa table que pour manger et pour dormir. » Sa porte ne s'ouvrait qu'une heure par jour, à quelques amis, et cette heure de causerie était sa seule distraction. « Dès les premiers chapitres sa tristesse était partie, sa création s'était emparée de lui, il ne sentait ni la fatigue, ni le froid de l'hiver qui était venu. En décembre, il travaillait les fenêtres ouvertes. Le 14 janvier, le livre était fini... et la bouteille d'encre aussi : il était arrivé en même temps à la dernière ligne et à la dernière goutte. »

Nous ne pouvons être surpris des procédés parfois bizarres des écrivains, de leurs tics ou de leurs manies. Mais ce qui fait les grands écrivains ce ne sont ni les manies, ni leurs excès, ni leurs travers. Cependant, ces excès, ces travers et ces manies sont ce qu'il y a de plus facile en eux à imiter. Tout le monde peut abuser du café comme BALZAC, de l'alcool comme MUSSET et VERLAINE, du tabac comme George SAND, écrire debout comme Victor HUGO ou couché comme Jean-Jacques ROUSSEAU. Mais cela ne leur

donnera point l'éloquence d'un Rousseau, la puissance verbale d'un Victor Hugo, l'imagination de George Sand. Pour faire de belles œuvres, en dehors du don naturel sans lequel il n'y a rien à espérer, pour développer ce don, pour lui faire produire tous ses fruits, le meilleur, le plus utile, le plus sûr des procédés de travail... est le travail.

CONCLUSIONS

La recherche des conditions optima du travail intellectuel a souvent entraîné les écrivains, les artistes, à faire appel à des excitations de tous ordres, à se plier à de multiples manies, à ne travailler que dans un cadre soigneusement préparé avec des instruments de travail rigoureusement identiques.

Mais en dehors de conditions normales, et pour vaincre la fatigue intellectuelle dont nous avons tenté d'expliquer les mécanismes, nombreux sont ceux qui ont cru trouver dans des excitants du système nerveux : café, tabac, alcool, les éléments qui leur étaient nécessaires pour poursuivre leur labeur au delà des limites normales de la fatigabilité, ou pour faire naître l'inspiration dans un cerveau paresseux.

D'autre part, si, pour certains, une production intensive ne semble pas s'accompagner d'un effort réel, pour d'autres l'effort est considérable, et, par conséquent, on ne peut mesurer l'intensité d'un travail à la quantité ni à la valeur de la production.

L'usage d'excitants, outre l'inconvénient qu'il offre de devoir être répété et à doses progressivement

croissantes, présente le danger d'aller souvent à l'encontre des buts cherchés. L'alcool peut aider la production intellectuelle, mais il peut aussi obnubiler les fonctions psychiques, de même que l'opium générateur de rêves peut entretenir un état d'hallucinoïse rendant impossible la production.

L'expérience physiologique a prouvé que l'entraînement permet, coupé en temps voulu de périodes de repos suffisamment brèves, mais placées judicieusement, d'accroître à la fois la rapidité et la qualité du travail intellectuel. Nombreux sont ceux qui en font quotidiennement la preuve, et il semble bien que parmi toutes les méthodes qui ont pu être proposées pour rendre le travail plus facile, l'intellectuel doit se plier à une stricte régularité, à une production constamment égale, le travail discipliné et harmonieusement équilibré étant la meilleure source de fécondité.

VU : *Le Président de Thèse,*

M. LAIGNEL-LAVASTINE.

VU : *Le Doyen,*

TIFFENEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- BENASSIS. — Victor Hugo, *Revue Thérapeutique des Alcaloïdes*, 1936.
- BENJAMIN (RENÉ). — La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac. Paris, Plon, 1926.
- BINET et HENRI. — La fatigue intellectuelle. Paris, Schleicher, 1898.
- BORDAS (F.) et ANTREI (J.). — La production de la fatigue et ses avantages sociaux. *Bull. Inst. Gén. Psychol.*, n° 4-6, 1927.
- CHARPENTIER (JOHN). — Alfred de Musset. Paris, Tallandier, 1939.
- CORNILLEAU (R.). — Balzac et la médecine. *La Méd. Int. Illustrée*, mars 1939 (p. 84, la Cafetière de Balzac).
- DHERS. — Les tests de fatigue. Essai de critique théorique. Paris, Baillière, 1924.
- FERRANINO (S.). — Il lavoro intellettuale. *Med. del Lavoro*, mai, 1932.
- FOUCAULT (L.). — Qualités du travail mental. Lois d'exercice et de fatigue. *Année Psychol.*, 1926, XXVII, 23-41.
- GATES (A.). — Diurnal variations in memory and association. *Univ. of Calif. Press. Berkeley*, 1916.
- GOTSCHALK. — La méthode et le travail de George Sand. *Chronique Médicale*, 1903-1904.
- GOULD (G. M.). — Balzac, the hero of overwork. *Montréal Méd. Journ.*, 1905, p. 824-838.
- HACHENBURG (D.). — Ueber Ermüdung bei geistiger und körperlicher Arbeit. *Dtsche. Med. Wchnschr.*, 20 juillet 1928.

- HOLLINGWORTH et POFFENBERGER. — *Applied Psychology*. New-York, 1916.
- IOTEYKO (A.). — La fatigue. Paris, Flammarion, 1920.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — *C. R. Soc. Biol.* 1918, p. 324.
- MARFAN. — La fatigue et le surmenage. In : *Traité de Pathologie de Bouchard*, Paris, Masson, 1895.
- MARTELLET (Adèle Colin). — Dix ans chez Alfred de Musset. Paris, 1838.
- MICHAUT. — George Sand et Dumas fils. *Chronique Médicale*, 1904.
- MUSSET (Alfred de). — *Journal intime*, p. 202. (George Sand fumeuse).
- LOUDINOT. — Etude médico-psychologique sur Alfred de Musset. Thèse, Lyon, 1906.
- POINCARÉ (H.). — L'Invention Mathématique. *Bull. Inst. Gén. Psych.*, 1908.
- La Psychologie de l'Invention. *Ann. Psych.*, XV, 1909.
- POYER (G.). — Activité mentale, travail intellectuel et fatigue. In : *Traité de Psychologie* de G. Dumas t. IV, p. 412, 1934.
- RIVERS. — Influence of alcohol and other drugs on fatigue. London, 1917.
- ROBIN (GILBERT). — La fatigue intellectuelle. *L'Esprit Médical*, 1932.
- SPENCER (L. T.). — Cure of continuous work and related phenomena. *Psychol. Bull.*, août 1927.
- M^{me} SURVILLE (sœur de Balzac). — Balzac, sa vie et ses œuvres. Paris, Librairie Nouvelle, 1858.
- X... — Le témoin de la vie de V. Hugo. Hachette, 1902.

